ainsi que de l'erreur de n'avoir pas reconnu à temps le péril turc. L'attitude de Louis d'Anjou est, à cet égard, concluante. Il semble bizarre qu'on veuille justifier, pour la Hongrie médiévale, une mission de prosélitisme chrétien, fut-il romain, parmi les peuples balkaniques dont certains étaient chrétiens déjà depuis plus d'un millénaire et d'autres depuis quelques siècles au moins, avant que les Hongrois soient christianisés. D'autant plus qu'ils étaient trop proches de l'époque où ils avaient été eux-mêmes baptisés par des missionnaires étrangers.

L'action de Kossuth de rapprocher les peuples du sud-est européen de la Hongrie, n'a pas été entravée par le panroumanisme ni par le panslavisme dans la mesure où elle le fut, par le souvenir même de l'action intolérante à l'égard des non-magyars de la Hongrie de ce même Kossuth, au temps de sa dictature. Ses projets confédératifs dataient de l'époque où il n'avait plus aucun rôle politique, ni les moyens de les réaliser. De plus, il ne faut pas oublier la vague de protestations issue du sein même des compatriotes de Kossuth quand, par des indiscrétions, ses projets furent connus. La confédération signifiait en même temps, la renonciation à la vie nationale d'un quart de la totalité du peuple roumain, d'un quart de la totalité des Slaves du sud, de la totalité des Slovaques et des Allemands de Hongrie, car, au-dessus de tout ce monde pendait l'épée menaçante de la formule : , la Hongrie avec 30.000.000 de Hongrois", et celà par des incorporations forcées au sein du peuple hongrois.

Et le rappel du ,,chauvinisme" d'autres peuples voisin de la Hongrie par un écrivain appartenant au pays le plus chauvin, comme une entrave à la collaboration des peuples balkaniques est, pour le moins, étrange. Il est évident que la politique des peuples balkaniques, depuis la création des nouveaux états de la Péninsule, ne peut pas être qualifiée de ,,brillante" ; ils ont été trop souvent les simples agents d'intérêts étrangers contradictoires, dans l'espoir d'un appui politique dont on leur offrait la perspective.

Cette étude, si on veut en comprendre le sens, doit être encadrée dans toute une série d'études historiques et politiques, publiées dans des revues de spécialité magyares (*Ungarn*, *Rassegna d'Ungheria*, *Hitel*, *Magyar Szemle*, *Szazadok*, etc.) dans lesquelles est affirmé, par une perpétuelle allusion à sa mission européenne, à son ancienneté et à sa supériorité sur ses voisins, le rôle futur de la Hongrie dans l'Europe, qui serait une sorte de ,,primus inter pares" parmi les peuples avoisinants. La Hongrie serait, en quelque sorte, le chancelier des Grandes Puissances dans la politique des Balkans lesquels auraient pour capitale Budapest . . . Et pour arriver à ce but, on rappelle les liens de sang entre les Hongrois et les peuples balkaniques. Oui, en effet, il existe certains liens de sang entre les Hongrois, les Bulgares et les Turcs, mais avec les autres peuples balkaniques? Derrière l'appel à la solidarité des peuples balkaniques, se cache l'aspiration de la Hongrie féodale au rôle de mentor, et ce que signifie ce rôle de mentor, l'histoire et les événements plus récents nous l'ont plus d'une fois apprise.

A. P. Todor

CHELCEA I., *Rudarii. Contribuţie la o enigmă etnografică* (Les Roudari. Contribution à une énigme ethnographique), Bucureşti, Casa Şcoalelor, 1944, p. 214, in 8°.

L'esquisse monographique de M. Chelcea sur le groupe ethnique des ,,Roudari" de Roumanie, mérite toute l'attention des ethnographes qui s'intéressent aux investigations se rapportant aux Tziganes de l'Europe.

https://biblioteca-digitala.ro

Cet ouvrage ethnographique vient compléter toute une série de contributions plus anciennes (comme celles de T. Filipescu, Isid. Ieşanu, Ilie Gherghel) sur les „Roudari", qui ont commencé à être étudiés pour la première fois dans des régions qui se trouvent en dehors des frontières roumaines, quoiqu'il semble que la Roumanie soit leur principal centre d'expansion.

Habituellement, les „Roudari" étaient mentionnés — et dernièrement même étudiés — en tant que Tziganes, sans aucune distinction spéciale.

En présentant les „Roudari", M. Ch. aborde les problèmes les plus importants qui s'y rattachent :

1. La place qui leur est due parmi les autres catégories de Tziganes.
2. Leur origine.
3. Leur répartition géographique et numérique sur le territoire roumain et en dehors de nos frontières.
4. Leur détermination d'après l'occupation caractéristique.
5. Leur organisation sociale.
6. Leur vie spirituelle.

Tous ces problèmes, quoique traités de façon très inégale, présentent cependant un grand intérêt par les matériaux souvent nouveaux que fournit l'auteur.

En effet, l'ouvrage est illustré de plusieurs photographies et dessins représentant des types de „Roudari" ou des aspects de leur vie et de quelques cartogrammes et se termine par une série de textes folkloriques, recueillis par l'auteur sur le terrain même, dans la portion du centre de la Roumanie, qui s'étend sur les deux versants des Carpathes : le dép. de Muscel et le Pays-de-l'Olt („Ţara Oltului"). Cette dernière partie est peut-être, de tout l'ouvrage, la plus importante.

Dans le chapitre introductif, l'auteur s'occupe des différentes catégories de Tziganes de Roumanie et indique les critériums d'après lesquels différents investigateurs roumains ou étrangers ont divisé ce peuple. Si les cinq premiers critériums — historico-juridique (ou plutôt de l'appartenance des Tziganes esclaves à tel ou tel genre de maîtres), linguistique, le critérium de la stabilité, de la nation majoritaire au sein de laquelle ils vivent, de la profession spécifique — sont très clairs, le dernier, que l'auteur appelle le critérium organique et qu'il présente comme un point de vue personnel, apparaît tout à fait vague et confus. Quoique ce critérium ne soit pas défini avec précision par M. Ch., le lecteur — en s'orientant plutôt d'après ce que le terme „organique" lui suggère — est incliné dès le commencement à le préférer aux autres.

Il semble que ce soit un critérium qui veuille réunir la plupart des autres, rappelés antérieurement, et qui, pour définir un groupe ethnique de Tziganes, l'encadre dans la totalité des Tziganes et en même temps, tient compte de tous les éléments qui se raportent à la vie matérielle et spirituelle du groupe visé.

En ce qui concerne l'origine des „Roudari", — groupe tellement caractéristique entre les autres groupes de Tziganes — M. Ch. n'a pas une opinion catégorique.

Malgré leurs traits physiques qu'il reconnaît être véritablement tziganes' il hésite de les considérer comme des Tziganes. Si, dans „Roudari", il ne voit pas des Roumains purs, comme Filipescu, il croit qu'ils sont, parmi les Roumains, un groupe ayant un substratum très ancien, qui serait ni plus ni moins que dacique !

Cette longue et inutile discussion sur leur supposée origine dacique, que

https://biblioteca-digitala.ro

M. Ch. fait en prétendant se baser sur les témoignages des „Roudari" eux-mêmes, qui diraient que leurs ancêtres sont les Daces ou qu'ils tirent leurs origines d'un ancêtre nommé „Dacea" (cf. p. 45, 59), est dépourvue de tout sérieux.

M. Ch. ne comprend-il pas qu'en ce cas, la conclusion logique que nous devrions tirer, serait que tous les Roumains sont des „Roudari"? !

Pour soutenir une pareille origine des „Roudari", M. Ch. n'hésite pas d'invoquer aussi certaines fantaisies de Vaillant, qu'il déniche dans un de ses articles de 1857! (cf. p. 45). Si parmi les „Roudari", circule réellement une pareille tradition. orale, elle ne peut être que de provenance livresque, donc très récente.

La force d'une tradition orale si précise ne peut remonter que très rarement à plus de quelques siècles. Une seule exception existe : les toponymes.

Et si certains „Roudari" se disent „Români vechi" (=anciens Roumains), ceci n'est qu'une façon de se débarasser de leur nationalité tzigane, dont ils rougissent aujourd'hui. Martin Block montre aussi un certain doute en ce qui concerne leur origine et croit qu'ils sont — dans le Sud-Est de l'Europe — les vestiges d'un peuple ancien ; mais beaucoup plus prudent, il ne s'expose pas à préciser de quel peuple (cf. *Zigeuner*, p. 84, 110).

Nous n'aurions rien contre une telle hypothèse — vraisemblable en principe — s'il y avait quelque preuve plus sûre en ce sens. Mais, nous basant sur les données ethnographiques actuelles, nous pensons que nous n'avons pas le droit de les considérer autrement que ce qu'ils sont pour tout le monde paysan, au milieu duquel ils vivent, de même que pour la plupart des investigateurs, c'est-à-dire tout simplement des Tziganes ou plus exactement : des Tziganes roumanisés. D'ailleurs, ceci nous est indiqué clairement aussi par le facteur anthropologique, que nous croyons décisif dans cette question.

Le fait que les „Roudari" parlent seulement le roumain — et ne savent pas du tout la langue tzigane — et qu'ils portent le costume roumain, ne constitue pas pour nous un argument puissant contre leur origine tzigane. Grâce à à un concours complexe de circonstances, ce groupe ethnique tzigane est arrivé à une roumanisation complète.

Là est donc tout le mystère. Nous remarquons de nombreuses dénationalisations de ce genre tout le long de l'histoire et même de nos jours.

Quant aux noms ethniques que l'on donne aux „Roudari" et que très souvent ils se donnent eux-mêmes, au lieu de jeter quelque lumière sur leur origine, ils ne font que contribuer à l'obscurcir davantage.

En effet, le nom de „*Roudari*" (<sl. *ruda*=minerai), qui domine dans toute la Mounténie et l'Olténie et celui de „*Băieşi*" (roum. <*baie*=mine <hong. *banya*; *banyas*=mineur), comme on les nomme en Transylvanie, nous indique qu'à l'origine, ils se seraient occupé de l'exploitation des mines et peut-être même du travail du minerai, tandis que nous savons que depuis des siècles, leur unique occupation c'est le travail du bois vert, dont ils font des auges, des cuillers.. etc. !

Nous devons donc supposer ou bien que, pour différents motifs, ils auraient abandonné leur ancienne profession de mineurs et métallurgistes, ou bien plutôt qu'autrefois, ils constituaient une espèce d'annexe d'un autre groupe plus grand dont la profession spécifique aurait été l'exploitation des mines et qu'à un moment donné, ils s'en seraient détachés, en gardant toutefois le nom du groupe dans lequel ils étaient intégrés autrefois.

Mais cet ancien groupe plus grand de mineurs primitifs ou de métallur-

https://biblioteca-digitala.ro

gistes ne pouvait être constitué que toujours de Tziganes, comme nous le prouve jusqu'à nos jours l'existence de pareilles catégories professionnelles de Tziganes, telles que : les orpailleurs („Zlătarii"), les forgerons („Fierarii"), les maréchaux-ferrants („Potcovarii"), les rétameurs („Costorarii"), les chaudronniers („Căldărarii")...

Voilà donc, comment les noms professionnels et ethniques à la fois de „Roudari" et de „Băieşi" peuvent être invoqués eux-mêmes comme un sérieux argument pour soutenir l'origine tzigane de cette catégorie.

Nous considérons l'étymologie proposé par Tiktin, pour le mot „Roudari" (<sl. *ruda*=Holzstange, Deichsel — d'où *rudar*=Stangenmacher...), tout à fait erronnée, quoiqu'elle indiquerait une profession rattachée à l'industrie du bois.

En effet, tous les peuples sud-slaves possèdent aussi bien le mot *ruda* (=minerai), que celui de *rudar* (=mineur), qui est justement le nom donné par les Roumains aux Tziganes du groupe en question. (Voir : Serbo-cr. *rudâr*=Bergmann, metallicus, fossor — cf. Ivekovič-Broz, Rječnik, II, 357 ; bulg. *roudar* = celui qui extrait et fond les minerais — cf. N. Ghérov, Rečnik na bl. jaz., V, 87 ; nsl. *rudâr*=Erzgräber, Bergarbeiter, Bergknappe — cf. Janezič, Slov.-nemški slovar, p. 634).

Et chez les mêmes Slaves, il n'existe pas un mot *rudar* avec le sens de fabricant de perches en bois ou de timons. D'autre part, il n'est pas du tout probable que le nom „Roudari" soit une formation propre au roumain, de l'autre mot *ruda* (=perche, timon), pour le simple motif que les „Roudari" ne fabriquent pas et certainement, n'ont jamais fabriqué ni des perches, ni des timons.

„Roudari" donc — vieux nom d'origine slave — nous fait penser à un étroit contact de ces Tziganes, dans un passé assez éloigné, avec les Slaves méridionaux. Mais, chose bizarre, ces Slaves ne les nomment plus aujourd'hui nulle part „Roudari", ce nom étant circonscrit exclusivement à certaines régions roumaines, où ils se sont établis. Les „Roudari" de Yougoslavie sont appelés aujourd'hui, là-bas, *Karavlaci* (= „Roumains noirs") c.-à-d. comme nous appelaient nous-mêmes autrefois les Slaves méridionaux. C'est ce qui a déterminé encore plus Filipescu de considérer ces Tziganes — fabricants d'objets en bois, de Bosnie et des autres régions yougoslaves — comme des Roumains véritables. (Cf. *Karavlaška nasela y Bosni*, extrait de *Glasnik zem. Muz. y Bosni i Herčeg.* XIX, Sarajevo 1907, p. 3 et suiv.)

Mais, c'était tout naturel que les Slaves méridionaux les confondent avec les Roumains et qu'ils les appellent Karavlaci, car, en jugeant selon toutes les apparences — et en premier lieu, d'après leur costume roumain, si caractéristique en comparaison de ceux des autres peuples balkaniques—puis d'après la langue roumaine que parlaient ces Tziganes, les peuples slaves ne pouvaient même pas les identifier autrement.

Cependant, ces même Yougoslaves les appellent dans plusieurs localités d'une façon encore plus précise : *Karavlaški Tzigane* — ce qui évite toute équivoque.

Mais le nom populaire le plus adéquat — pour définir ce groupe de Tziganes — est certainement celui qui émane de leur profession actuelle : „*Lingurari*" (=fabricants de cuillers), comme on leur dit dans toute la Moldavie historique ou bien dans certaines régions de la Transylvanie : „*Trocari*" (=fabricants d'auges) et qui correspond au nom de „*Koritari*" sous lequel ils sont connus,

https://biblioteca-digitala.ro

à ce qu'il paraît, non seulement dans la province yougoslave Slavonija, mais presque partout chez les Slaves méridionaux, y compris chez les Bulgares, où il y a toute une terminologie : *koritar* m., *koritarka* f., *koritarcija* dim. (=celui [celle] qui fabrique et vend des auges. Cf. H. Guĕrov, *Retnik na bălg. iaz.* II, 400).

En ce qui concerne la distribution géographique et numérique, l'auteur — en dépit de ses statistiques — nous la présente lui-même comme approximative, même pour les régions examinées par lui, ce qui signifie que pour les autres régions du pays, nous sommes dans une incertitude complète. Et cela d'autant plus qu'aussi le dernier recensement roumain englobe tous les Tziganes, sans tenir compte de leurs différentes catégories.

Nous nous serions attendu à ce que M. Ch., au lieu de nous donner des listes sur la répartition des „Roudari" de Yougoslavie par villages — d'après les données publiées par Filipescu, Ieşanu et Gherghel, que n'importe qui aurait pu trouver dans leurs ouvrages — nous ait donné un tableau similaire pour les régions explorées par lui.

Pour la plus grande partie du pays, ou bien les données manquent, ou bien elles sont très anciennes, comme par ex. celles concernant le Banat, la Crichana, la Transylvanie et le Maramouresh, qui se basent sur l'enquête hongroise de 1893.

Pour tout le reste de la Mounténie — excepté le dép. de Muscel — et pour l'Olténie, sauf quelques mentions faites d'après la contribution de Plopşor, puis pour toute la Moldavie et la Bucovine, les données concernant la répartition géographique, leur nombre et le genre de vie des „Roudari", manquent totalement. Nous pouvons dire la même chose aussi de la Bessarabie d'où — à l'exception d'une petite contribution locale, faite par M-lle D. Păun sur les „Lingurari" de Cornova — l'auteur n'a pas d'autre source que les constatations approximatives d'il y a un demi siècle, de Z. Arbore (cf. *Basarabia în sec. XIX*, Bucureşti, 1898).

Nous voyons donc, que la prétention de M. Ch. de parler de tous les „Roudari" de Roumanie ne semble nullement justifiée. Par conséquent, nous pensons que le titre le plus adéquat de son ouvrage — pour une orientation précise du lecteur — n'aurait pas dû être autre que :

„*Les Roudari de Muscel et de Ţara-Olteluĭ*", les seuls qu'il connaît directement et pour lesquels il possède des données plus nombreuses et plus exactes.

Du point de vue anthropogéographique, les „Roudari" nous sont, à juste titre, présentés comme des habitants des bords des forêts (Block les appelle „Waldmenschen", cf. Zigeuner, p. 83 — ou „Waldbewohner", *ibid.*, p. 110) étant attirés là par la source du matériel brut, indispensable à leur métier.

M. Ch. cherche à expliquer la manière de s'établir des différentes catégories de Tziganes comme résultant de certaines tendances manifestées le plus souvent chez eux d'une façon instinctive. Ainsi, s'il voit avec raison dans l'établissement des Roudari auprès des forêts, une tendance de se trouver plus près de la source du bois, dans l'établissement des Tziganes „vătraşi" à la périphérie des villages ou des villes, il voit leur tendance de s'isoler (sic) ! Comme ils auraient envie de s'établir dans le centre même des villages ou des villes, si c'était d'après leur gré ! Mais non seulement leur condition misérable ne leur aurait pas permis d'acquérir des terrains pour y bâtir, mais aucune autorité d'état ne leur aurait jamais toléré de le faire.

https://biblioteca-digitala.ro

M. Ch. ne tient donc pas compte d'un facteur décisif en matière d'établissement des Tziganes : *la contrainte* qui vient du dehors, par dessus leur volonté. Comme ils étaient pour la plupart des vagabonds indésirables ou des esclaves, on leur a imposé de s'établir seulement dans tel ou tel endroit. Ainsi, ceux qui étaient inclinés vers une vie plus sédentaire, ont été colonisé par force par les autorités administratives du pays, par les boïards ou encore par les supérieurs des monastères, tandis qu'aux nomades on indiquait aussi, pour leurs courts séjours, seulement certaines places à l'extrémité des villages ou des villes ou même en plein champs. Et si, en de très rares cas, les Tziganes sédentaires ont eu la liberté de choisir eux-mêmes l'emplacement de leurs maisons, ce n'était toujours que dans des endroits méprisés par les autochtones comme étant stériles, c.-à-d. pierreux, argileux ou sablonneux ou étant inondables ou exposés à l'écroulement, se trouvant au bord des ravins ou encore dans des vallées profondes auprès des torrents. Même dans le cas des Roudari — chez lesquels la tendance de s'établir auprès de la forêt, pour des raisons économiques, ayant un caractère vital, reste en dépit de n'importe quelle adversité, très claire — le facteur coercitif n'a pas moins decidé sur leurs établissements et leurs pérégrinations.

Nous pensons que si l'on examinait les archives des différents pays, à ce sujet, on pourrait découvrir toute une littérature historico-juridique des plus intéressantes, aussi bien pour l'ethnographie des différents groupes de Tziganes, que pour leur histoire.

Une autre question digne d'attention—toujours en liaison avec l'aspect anthropogéographique — c'est celle de l'habitation des Roudari, qu'on appelle „*bordeiu*".

M. Ch. soutient — en se basant sur des documents ethnographiques — que leur hutte n'est pas creusée dans la terre à l'intérieur (cf. les photos de Muscel, p. 117, 123).

D'autre part, Block — toujours en liaison avec les Roudari — ne nous parle, et encore d'une façon très précise, que de huttes dans la terre : „Bleiben diese wandernden Waldmenschen lä ger an einem Ort, so bauen sie sich *halbunterirdische Erdhütten*, die ohne Feuster sind und von weitem den Eindruck von kleinen zufälligen Hügelchen oder grösseren stehengebliebenen Baumstümpfen machen. Nur die anscheinend aus dem Erdboden aufsteigenden Rauchsäulen lassen erkennen dass es menschliche Siedlungen sind..." (cf. *Zig.* p. 83 ; *ibid.*, p. 84). Block indique aussi la profondeur de l'excavation intérieure, qui va de ¼ jusqu'à ½ m. Si les huttes examinées par M. Ch. n'ont réellement pas la moindre excavation à l'intérieur, c'est que probablement nous avons à faire à un type de hutte des plus évoluées. A l'origine cependant, la hutte nommée „bordeiu" était une habitation creusée à moitié dans la terre et dont le toit reposait directement sur le sol.

Ce genre de hutte a servi d'habitation, il n'y a pas trop longtemps, même à la population roumaine, dans certains villages avec des paysans appelés „clăcaşi", qui vivaient sur les terres des boïards dans un état de demi-esclavage.

Le „bordeiu" est encore en usage de nos jours, dans les fermes et dans les villages, lorsque notre paysan veut se faire un abri saisonnier, soit dans les champs, soit dans la forêt. Petit à petit, cette hutte a évolué et s'est perfectionnée, ayant comme modèle la maison. Puis, on est arrivé à donner, par extension, le nom de „bordeiu" à certaines petites maisons d'aspect misérable, ce qui est tout à fait impropre. Mais le type le plus authentique de „bordeiu" reste

https://biblioteca-digitala.ro

la hutte creusée dans la terre. D'ailleurs, pour l'oeil attentif de l'ethnographe, la filiation génétique des huttes tziganes photographiées par M. Ch. dans le dép. de Muscel, à celles du vieux type, est claire.

Nous nous serions attendus de trouver — exceptées les deux photographies de hameaux des Roudari (p. 125, 127) — aussi des cartogrammes avec leurs plans. Il ne suffit pas de savoir que les huttes des Roudari sont placées dans des vallées ou au bord de la forêt, car au fond la situation de n'importe quel village ou ville est en fonction du terrain. Mais nous aurions voulu savoir si là — où la population des Rudari est plus dense — le groupement de leurs huttes arrive à former des types géometriques plus caractéristiques, comme l'on en remarque dans les villages roumains autour desquels gravitent les hameaux de ces Tziganes.

Nous apprécions tout particulièrement les figures qui illustrent les outils des Roudari et tout ce qui se rapporte à leur technique primitive. De même, les descriptions faits par les Roudari eux-mêmes, dans leur langage, — de la façon dont ils construisent leurs huttes et dont ils tressent leurs paniers en osier — sont des plus intéressantes du point de vue de l'exactitude de l'information (p. 151—154).

Nous nous demandons pourquoi M. Ch. ne nous a illustré — sauf le „tron" (=bahut, p. 103) — aussi d'autres objets ménagers, qui figurent dans un intérieur de Roudari, tels que : table, tabourets, salière, vaisselle, cuillers... qu'ils se confectionnent, probablement, eux-mêmes.

C'eût été intéressant de représenter, de façon plastique, tous les genres d'objets produits par eux. La photographie du dépôt d'auges exposées au marché (p. 105) ne suffit pas. Puis, nous avons, excepté pour le bahut, trop peu de détails sur les ornements des objets faits par les Roudari.

En ce qui concerne leurs costumes, empruntés aux Roumains, quoique ceux-ci n'expriment rien d'original ou de spécifique pour ce groupe de Tziganes, c'eût été bien de nous donner une série de photos ou de dessins détaillés, indiquant leur forme, leur coupe et leurs ornements surtout, pour illustrer le plus exactement le type régional.

Il n'y a que de cette façon — en les comparant aux costumes des habitants roumains auxquels les Roudari se sont joints — que nous aurions pu reconnaître si le costume roumain appartient réellement à cet endroit ou bien s'il a été apporté là de quelque autre région de la Roumanie, d'où seraient venus leurs prédécesseurs. D'autre part, il est très probable, que les Roudari eux-mêmes aient introduit certaines petites innovations ou simplifications aux costumes empruntés.

Ensuite, les informations relatives aux coutumes reliées aux événements cardinaux de leur vie — naissance, mariage, enterrement — sont tout à fait insuffisantes pour que nous puissions nous faire une idée, aussi vague soit-elle, sur le spécifique de ces moments chez les Roudari. Elles donnent l'impression de quelque chose de fragmentaire et recueilli au hasard. Cependant, nous trouvons aussi plus d'un élément folklorique intéressant dans le succint matériel présenté.

Pour ce qui est du mariage chez les Roudari de Muscel et du Pays-de-l'Olt, nous apprenons que différemment des autres catégories de Tziganes et de ceux des Roudari de Yougoslavie (Karavlasi), le marié n'achète pas la mariée. Cette tradition, de l'achat de la mariée, chez les Karavlasi, serait-elle une influence d'origine turque—venue par les Tziganes musulmans de Bosnie—ou bien

https://biblioteca-digitala.ro

serait-ce un ancien caractère tzigane, en matière de moeurs, du moment que nous le retrouvons aussi chez les Tziganes les plus primitifs, chez les nomades?

Il est vraisemblable que les Roudari de chez nous — moins conservateurs que ceux du sud — aient quitté leur ancienne coutume et qu'ils aient imité là aussi, la tradition roumaine. Des aspects nuptiaux, tels que le rapt simulé ou la fuite de la mariée — dont parle M. Ch. — se retrouvent de même, très fréquemment, chez tous les Roumains.

Quant à la coutume appelée „*gurbane*", — que S. N. - Plopşor retrouve chez les Roudari de Mehedinţi — elle est certainement d'origine sud-danubienne; car nous la rencontrons non seulement chez les Turcs, mais aussi chez presque tous les Slaves meridionaux de même que chez les Roumains de Macédoine (Cf. P. Papahagi, *Mat. Folkl.*, p. 849). Et non seulement son nom turc (Kurbán) nous indique son origine, mais aussi le fond même de la coutume. Chez les Roumains du Nord du Danube, si elle est attestée quelque part — surtout dans les milieux hétérogènes de la périphérie du pays — on la ressent comme quelque chose de tout à fait étranger, et nommément du turc ou du tartare.

La façon dont cette coutume s'est fixée chez les Roudari de Roumanie, nous fait songer aux éléments tziganes, qui ont circulé non seulement du Nord du Danube au Sud, mais aussi en sens inverse. Et, évidemment, ces derniers sont en même temps les plus anciens.

Quant aux relations étymologiques que M. Ch. semble vouloir établir entre le mot „*Kurbán*" et de noms ethnique d'Asie tels que Kurbad-Korbat ou le nom Gùrbet (et non pas Gurket !) — que les Serbo-croates donnent aux Tziganes nomades — elles sont tout simplement comiques. (Cf. pp. 140—1).

La série des textes commence par quelques récits sur les revenants („strigoĭ"), dans le langage des Rudari, de sorte qu'ils présentent aussi un intérêt d'ordre linguistique en plus de celui folklorique.

Les chants de Noël des Roudari, recueillis, malheureusement, sans mélodies, nous montrent — par la richesse et la variété des beaux thèmes traditionnelles — que ces Tziganes ont connu la coutume dans une région roumaine où elle était très en vogue. Serait-ce dans le dép. Muscel même ou, peut-être, beaucoup plus au sud?

Cependant — à en juger d'après leur forme fragmentaire et, souvent, ayant des contaminations de motifs différents, sans aucune liaison organique entr'eux — nous constatons, de façon tout à fait évidente, la décadence de cette coutume. Il est probable même, que la décadence soit encore plus grande que ne nous permettent pas de conclure les chants en question, si nous considérons que le sujet duquel ils ont été enregistrés avait 89 ans. Vraisemblablement, les plus jeunes ne connaissent plus aujourd'hui les „colinde", car, autrement, nous ne doutons pas que M. Ch. les aurait mis aussi à contribution, pour pouvoir confronter les textes. Il ne se serait pas borné seulement à ce nonagénaire qui ne pouvait plus s'en souvenir exactement.

Nous nous attendions à trouver aussi quelques informations relatives à l'ensemble des moments rituels, tout aussi importants, du point de vue folklorique que les „colinde", qui ne représentent au fond qu'un seul aspect de la coutume. Ce n'est qu'alors que nous auriors connu la situation réelle de cette coutume chez les Roudari de Gura-Bughii du dép. Muscel. Nous ne comprenons même pas ce procédé de la part d'un ethnographe.

Viennent ensuite une série de quatre contes et quelques légendes ayant un

https://biblioteca-digitala.ro

caractère anecdotique, qui, avec les „colinde" déjà mentionnées, forment toute la collection de textes folkloriques, à contenu poétique, des régions des Roudari que M. Ch. a explorées. Les deux premiers contes de Muscel, qui sont les plus longs, sont racontés par le même vieillard dont nous tenons les „colinde". Les autres sont recueillis du Pays-de-l'Olt.

Le premier conte (p. 170—85), sans titre, est une variante du conte apuléen, ayant pour thème le mari — dragon, dont la peu a été mise au feu par sa femme, suivant le conseil de sa mère ; puis, l'ayant perdu, part à sa recherche.

Le deuxième conte (p. 186—200) — „Cu împăratu dă trei sute dă ani" (= „Avec l'empereur de trois cents ans") — raconte comme un empereur, étant devenu aveugle à un âge très avancé, recouvre la vue et rajeunit, grâce à un remède miraculeux apporté par son fils cadet.

Ce conte renferme quelques motifs accessoires communs à ceux de „Harap Alb", tels que : l'épisode du départ successif des trois fils, le retour honteux des deux aînés et la réussite du fils cadet. Ensuite, l'episode du choix du cheval merveilleux si laid et galeux, trouve aussi son correspondant dans le conte de Creangă.

Ce conte est intéressant surtout par le fait qu'il présente une riche infiltration d'éléments religieux, tels que : la construction de l'église, le personnage surnaturel de Marie Madeleine, qui detient le remède miraculeux... etc.

Quelques-uns de ces motifs ont une indubitable origine littéraire apocryphe ; ainsi :

1. Le motif des lettres tombées, à plusieurs reprises, du ciel et contenant des prophéties au sujet de l'empereur.

2. La demande du fils cadet, avant son départ dans l'expédition, qu'on lui emmène „44 prélats et prêtres et 44 confesseurs avec les grands livres (sic) de St. Basile — c.-à-d. 88 popes, qui entrent dans l'église et lisent..." (p. 198).

Il s'agit ici de la célèbre liturgie de St. Basile le Grand, à laquelle le peuple attribue une force et une efficacité toute exceptionnelle.

Ce même motif religieux-apocryphe se retrouve aussi dans le conte suivant, mais sous une forme un peu différente et mis au service d'un autre but : de délivrer les filles de l'empereur d'un serment qui leur a été imposé par violence.

Le troisième conte (p. 200—8) est une variante du type théséen, dont le thème est celui du dragon qui tient sous la terreur tout un pays et qui est sur le point de perdre la fille de l'empereur. Seulement, cette variante complique inutilement et sans aucune esthétique le thème ancien, en multipliant aussi bien le nombre des dragons et de leurs têtes (l'un en a 12, l'autre 16 et le troisième 23 !), que celui des filles de l'empereur.

Tous ces monstres sont tués l'un après l'autre par „Jupân Jagar", le héros principal, qui sauve ainsi les trois filles de l'empereur et en épouse une.

Parmi les personnages de ce conte, nous remarquons aussi le confident hypocrite et imposteur „Crezu, qui remplace le Tzigane des autres variantes, de même que le monstre à figure humaine, très original, appelé „Nac Coţofac", contre lequel doit lutter le héros et son frère.

Ce thème de conte apparaît contaminé avec un autre thème, de légende étiologique, qui veut expliquer l'origine de certaines bêtes sauvages : des loups, des ours et des renards.

Le quatrième conte (p. 210—4), qu'on doit intituler „Povestea lui Gro-

https://biblioteca-digitala.ro

zăvitu" (et non pas „Grozavu"), raconte les exploits d'un vaillant géant, né dans des circonstances miraculeuses. Il sauve de la pendaison un fils d'empereur à condition que celui-ci épouse sa mère. Ce motif — si connu dans le folklore européen, non seulement dans les contes et les légendes, mais surtout dans les balades populaires — est entré ici en combinaison avec d'autres. Partout où il se trouve tant dans le domaine épique que dans celui folklorique, ce motif est un reflet du droit coutumier.

Ces contes recueillis du milieu des Roudari, marquent une grande décadence à tous les points de vue. En premier lieu, nous observons une forte dégradation et en même temps une diminution de l'élément miraculeux, si caractéristique aux contes. D'autre part, nous constatons une infiltration extrêmement grande des éléments réalistes, tant dans les motifs, que dans l'expression. Nous avons affaire à une espèce d'adaptation du monde fantastique des contes à l'actualité, ce qui change l'atmosphère de miracle et de féérie en une prose plate, dépourvue d'attraction. Pour illustrer ceci, nous pourrions donner de nombreuses exemples ; nous nous bornerons cependant à un des plus caractéristiques :

le litige entre les deux femmes du héros-dragon, de même que la scène devant le juge, est d'un réalisme tellement prosaïque et banal, qu'il fait l'impression d'une querelle déguisée de Tziganes. Et c'est en vain que la fin du conte vient ensuite avec les traditionnelles noces impériales ; elle ne peut plus rien sauver !

Relevons en passant, comme un détail digne de remarque, le pittoresque particulièrement roumain des formules initiales et finales des contes, avec leurs pointes d'humour étincelant, tellement spécifique à nos paysans. (Cf. p. 170, 185, 186, 208...) Il n'y a que ces parties du conte qui, grâce à leur caractère stéréotype et à leur forme rythmique, se sont conservées un peu mieux, étant apprises par coeur comme si c'étaient des vers.

Nous constatons, qu'en général, M. Ch. n'est pas tombé sur de bons conteurs. En effet, à part les constatations mentionnés plus haut et qui se refèrent au fond, les quatre contes sont en plus prolixes et confus, parfois présentant de grandes lacunes. Il ne peut pas même être question d'une contribution artistique personnelle au bien commun de la collectivité, si ce n'est dans le sens négatif de la dégradation.

C'est ce qui frappe le lecteur dès le premier contact c'est la langue du conte, qui loin d'être belle et parsemée d'expressions et de tournures archaïques, est pleine de néologismes, très souvent grotesques et mal employés, surtout quand il s'agit, dans le conte, de certains aspects de la vie, qui ont pu être plus fortement influencés par les relations des Roudari avec le monde urbain ou avec certains facteurs des villages. Alors, c'est un véritable torrent de néologismes et même de formes littéraires, naturellement mal tournées. Cependant, nous ne contesterons pas, d'une façon absolue, la valeur de ces textes car en tout cas, ils en ont une assez remarquable, non seulement pour les motifs folkloriques eux-mêmes, mais aussi pour le linguiste qui voudrait étudier l'aspect actuel du langage des Roudari. Evidemment, le langage de tous les jours de ces Roudari, doit être encore plus envahi de néologismes, du moment qu'ils ont pénétré en si grand nombre dans les contes, qui se caractérisent, habituellement, par un conservatisme très accentué, ce qui fait qu'en général, le conteur — en vertu de la tradition — évite les éléments trop nouveaux.

De sorte que nous ne comprenons pas du tout sur quoi se base, M. Ch. lorsqu'il relève comme un trait spécifique à l'âme des Roudari „leur inclina-

https://biblioteca-digitala.ro

tion vers le conte et vers des thèmes anciens dans le jeu (sic !) de leurs chants, à Noël et au jour de l'An" (cf. p. 144) ??

Notre conclusion, qui ressort des faits mentionnés, est toute contraire !

Ainsi, le passage dithyrambique qui suit celui cité, où les Roudari nous sont présentés comme des cultivateurs des contes par excellence, n'est nullement justifié.

Les éléments folkloriques anciens, attestés chez eux, étant empruntés de chez les Roumains, les Roudari n'ont fait que s'en servir, sans avoir au moins le mérite de les avoir bien conservés, à en juger d'après les textes publiés par M. Ch. Même le vieux Tălerariu, dont l'auteur parle avec un tel enthousiasme et une admiration sans réserves (p. 144), apparaît comme un conteur des plus médiocres. Une autre preuve, toute aussi étonnante de leur manque de conservatisme — en dehors des coutumes et de tous les produits spirituels d'emprunts, en usage chez eux, et en premier de la langue roumaine elle-même — nous est fournie par leur vie matérielle, qui est imitée pour la plupart de celle des Roumains du même milieu. Le seul aspect véritablement original et en même temps spécifique, dans la vie matterielle des Roudari, est constitué par leur métier et par tout ce qui en dépend.

Ce qui semble plus étrange, c'est la flagrante contradiction que nous remarquons chez M. Ch., lorque lui-même nous dit que les Roudari sont très peu conservateurs dans le domaine folklorique !

En effet, en un endroit, où il combat Şerboianu, il soutient que „les Roudari... ne pratiquent pas la sorcellerie" (p. 22) et ailleurs, que chez ces Tziganes, l'incantation est en usage seulement tout à fait exceptionnellement (p. 148), ce que d'ailleurs nous ne pouvons pas prendre à la lettre. Or, si nous nous basons sur des pareilles constatations, faites sur le terrain, nous devrions conclure logiquement, que ceux qui n'ont aucune prédilection pour la magie proprement dite, ne peuvent en avoir ni pour la magie du beau poétique — ou artistique en général — étant donné que chez les primitifs, ces magics s'entrecroisent très souvent et parfois même se confondent.

Dans le même ordre d'idées, nous ne pouvons être d'accord avec M. Ch. ni lorsqu'il affirme que les Roudari „de tous les Tziganes, vivent le plus près de l'état de nature" (p. 36). En effet, si nous nous guidons, non seulement d'après les informations fournies par les autres ethnographes tziganologues, mais même par celles que nous donne M. Ch. dans son ouvrage, il ressort clairement que ce groupe est bien plus évolué que d'autres groupes de Tziganes et que les plus primitifs sont, sans contredit, les Tziganes nomades, (les „Lăieşi" ou „corturari" et leurs différentes subdivisions).

Nous pensons que toutes ces exagérations de M. Ch. en liaison avec le conservatisme des Roudari sont dues à la néfaste idée préconçue, inspirée, semble-t-il, de Block, que les Roudari seraient les vestiges d'un peuple très ancien („ein Volkssplitter einer anderen Bevölkerung, vielleicht einer Urbevölkerung... cf. *Zigeuner*, p. 110), probablement même des Daces où d'une autre population autochtone.

M. Ch. avait besoin de preuves concrètes pour consolider cette hypothèse. Mais, peine inutile ! Tous les indices s'opposent nettement à l'hypothèse de l'autochtonisme des Roudari en Roumanie. Ils ne peuvent donc être que des aubains de la fin du moyen âge et leur histoire se rattache étroitement à celle des autres migrations tziganes dans le Sud-Est européen.

https://biblioteca-digitala.ro

Enfin, pour revenir aux textes folkloriques, nous trouvons aussi, dans cette collection de M. Ch. toute une série de légendes satiriques (p. 209—10), dont quelques-unes sont des variantes du thème de l'église des Tziganes : comment les Tziganes ont mangé leur église aux murs de fromage, au toit de tarte... etc. ; comment, ensuite, à la commande de „Dada Hîrhăun", leur chef, ils en ont bâtie une autre, dans le clocher de laquelle ils ont mis, en guise de cloche, „une tête de porc avec sa langue".

Puis, viennent des variantes d'un autre thème, toujours comico-satirique sur les Tziganes, qui font leur service militaire.

Dans toutes ces anecdotes populaires, est ridiculisée la bêtise tzigane.

Un phénomène intéressant en liaison avec ces créations satiriques dues à l'humour roumain, est le fait que bien qu'elles se moquent sans merci des Tziganes, elles sont véhiculées aussi par les Tziganes eux-mêmes. Ceci prouve une fois de plus le caractère de réceptivité absolue de l'âme tzigane, dépourvue complètement de tout esprit critique et passive jusqu'au servilisme.

Cependant, parfois, dans ces légendes humoristiques on observe une légère adaptation au milieu folklorique des Roudari, en ce sens qu'on remarque une intention de réhabilitation des Tziganes :

Ainsi, l'église de fromage — d'après les dires du conteur roudar du Pays-de-l'Olt — avait été, à l'origine, roumaine ; tandis que l'église tzigane était en briques ! Plus tard cependant, les Roumains — rusés comme toujours — les ont mystifiés en leur proposant d'échanger les églises. Et les pauvres Tziganes, alléchés par le fromage, le lard et les friandises de l'église roumaine, ont accepté. Mais, par la suite, ne pouvant résister à la tentation, ils l'ont mangée. — Réhabilitation en effet tzigane !

Malgré toutes nos remarques critiques, concernant le fond de l'ouvrage, il a d'incontestables mérites. Dommage seulement qu'un sujet si intéressant par lui-même, est présenté par l'auteur sous une forme qui laisse tellement à désirer. En effet, le livre fourmille de fautes de toute espèce. On a parfois l'impression que ce ne sont que des notes que nous lisons et non pas un travail élaboré. La langue elle-même est horriblement mutilée aussi bien dans la syntaxe que dans le vocabulaire. Les incohérences et les non-sens ne manquent pas non plus, par ex :

„Dealtfel, modul de evitare al unei maladii, Rudarii nu-l pot preîntâmpina prin medici, ci prin practici moştenite" (p. 134).

A côté des fautes d'expression de ce genre, nous trouvons un grand nombre de fautes d'orthographe, vraiment impardonnables. Et ce qui est plus triste, c'est qu'on ne peut pas les mettre sur le compte des imprimeurs, comme on serait tenté de le faire. En voici un exemple, tiré du premier texte folklorique : „moşu-mi-o", „tată-mi-o", „fârtată-mi-o"...? (p. 150—1).

En plus, des inévitables fautes d'impression viennent s'ajouter.

En lisant ce livre, on croirait que l'auteur ne possède pas bien le roumain ou qu'il vient de l'apprendre depuis peu où encore qu'il s'est contagié du langage des Roudari !

Rappelons aussi les nombreuses répétitions inutiles. Souvent, la même chose est répétée dans plusieurs chapitres de suite, l'auteur ayant toujours l'air de la dire pour la première fois !

https://biblioteca-digitala.ro

Pour illustrer la façon dont M. Ch. altère les textes recueillis, nous nous arrêterons à quelques exemples plus frappants, puisés dans les „colinde".

Ainsi, le vers

„De-a să salinda-re..."

(p. 161, v. 9 de bas en haut)

est une absurdité, au lieu de :

„*Deasă sălindare...*"

„Deasă" est une forme dialectale du plus-que-parfait de l'ind. pour „dăduse" et „sălindare" est un autre aspect phonétique, provincial — connu aussi en Moldavie (cf. Tiktin, *Rum.-deut. Wb*, III, 1367) — du „Sărindare" (sg. „sărindar" <ngr. σαραντάρι < σαράντα), qui signifie : les sommes d'argent qu'on paye aux prêtres ou aux moines pour chanter des requiem pendant les 40 jours après la mort de quelqu'un — ou encore, les prières même qu'on dit. (Cf. aussi Marian, *Inmorm.*, p. 377 ; Burada, *Inmorm* p. 48).

Ceci est le sens originaire du mot, mais plus tard, „sărindar" est arrivé, paraît-il à signifier, par extension, tout présent offert, à l'intention des morts, aux églises ou aux monastères, en argent, objets précieux, effets ecclésiastiques ou même des dons en nature.

Ce terme religieux d'origine grecque nous est venu, comme tant d'autres, par la filière slave. En effet, les Slaves méridionaux le connaissent bien et sous une forme plus proche de l'étymon. Chez les Bulgares, il y a toute une terminologie, ce qui prouve que, chez eux, la coutume religieuse, à laquelle se réfère ce mot, a été très cultivée. (*sarandár* = „prières pour le mort, lues dans l'église, chaque jour jusqu'au 40-ème jour après sa mort" ; *sarandósvam* ou *sarandosuvám* — v.= accomplir les rites en question pour les morts ; faire lire des prières pour l'accouchée, le 40-ème jour après l'accouchement. Cf. *Rečnik*, V, 121). Les Bulgares connaissent le terme aussi sous un aspect similaire à celui attesté par la „colinda" roumaine : *salandar* (cf. N. Gué ov, ibid. V, 110). Chez les Serbo-Croates ce terme — ayant toujours trait aux morts — se rapporte, toutefois, à l'époque de 40 jours, qui s'étend des Pâques jusqu'à l'Ascension. A ce qu'il semble, les Serbes et les Croates connaissent le mot en question exclusivement sous la forme qui présente la dissimilation de *r* en *e* : „*Salándâr*" (cf. Broz-Ivekovic, *Rjepnik hrv. jez*, II, 372 ; Vuk Karajié, *Crnski Rjepnik*, 682—3 ; cf. aussi Miklosich, *Lexicon*, p. 818).

Il est donc plus probable que le terme roumain soit emprunté, déjà de chez les Slaves, sous les deux aspects : l'un avec la dissimilation de *r*, l'autre, plus répandu, sans cette transformation.

En revenant à M. Ch., nous relatons une autre grave erreur, prise dans la „colinda" au thème traditionnel du berger heureux, causant avec le bon Dieu :

„Mare *răhat* (sic !) că s'ar dat...'

(p. 169, v. 14 de bas en haut).

Il y a ici une grossière et burlesque altération du mot „*ramăt*", c.-à-d. grand bruit collectif, car il s'agit du mugissement d'un troupeau effrayé par le vent, qui a secoué les fleurs de l'arbre, où reposaient les moutons.

Il est probable que cette altération est dû au Roudar enquêté, qui, ne comprenant plus le mot, l'a déformé ; mais c'eût été très facile à M. Ch. de rétablir le texte en comparant cette „colinda" à ses variantes des autres col-

https://biblioteca-digitala.ro

lections. D'ailleurs toute la ,,colinda'' est altérée par de nombreuses interversions de passages, ce qui la rend inintelligible pour celui qui n'est pas familier avec le répertoire des thèmes des colindes roumaines.

Dans une autre ,,colinda'', au sujet d'un nom propre, du vers :

,,Să-mi judece pe *Salvarea* (sic !)...

(p. 168, v. 4 de haut en bas

M. Ch., hésitant, se demande en note, s'il ne s'agit pas là du nom *Salvina*.

Quelle erreur ! Car ceci n'est pas un nom de femme en liaison avec la fonction rituelle de souhait du chant respectif ; le nom de la maîtresse de maison est ,,Cătălina'' du vers antérieur. M. Ch. aurait dû transcrire :

,,Să-mi judece pe *Salvă*-re... (et non pas-rea !)

Le nom est donc ,,*Salva*'',-re n'étant qu'une simple addition paragogique, très caractéristique dans les ,,colinde'' pour des raisons rythmiques. (Nous rencontrons cette paragoge, fréquemment, même dans les colindes recueillies par M. Ch. Bien plus, nous la retrouvons aussi dans le même chant, dans le vers :

,,Şade Maica Precistare...'' (p. 167, v. 2 d'en bas),

qui aurait dû être transcris :

,,Şade Maica Precista-re...'').

Salva est ici un autre aspect phonétique de l'énigmatique nom folklorique — à résonnances mythologiques, semble-t-il — ,,Siva'', des autres variantes.

C'est étonnant que M. Ch. n'air pas reconnu dans ce chant la colinda qui se rattache à la coutume de ,,*Vasilca*'', qui est tellement typique ! C'est aussi le fait d'avoir ignoré les matériaux folkloriques roumains, qui est la cause qui a fait M. Ch. confondre le chant de la ,,Vasilca'' avec d'autres thèmes de colindes, appartenant à d'autres coutumes.

Il ne s'agit donc pas, ici, seulement de simples erreurs de langage. De tels enregistrements erronés, comme ceux que nous venons d'illustrer, ont une répercussion des plus importunes sur le contenu folklorique même, qu'il falsifie ou rend incompréhensible.

En ce qui concerne la transcription phonétique des textes folkloriques des Roudari, elle est tout aussi critiquable. Peut-être même, là, c'est encore plus grave ; car, le linguiste qui voudrait s'initier au langage des Roudari en se servant des textes publiés par M. Ch., non seulement qu'il ne peut être sûr de la prononciation exacte, mais il est même induit en erreur. Donnons en un seul exemple, mais des plus typiques. M. Ch. transcrit : şercuri, treşe, furşi, gâşi, gâşitoare, feşorii, şioban, şcapă, brîşeagu... etc. (cf. p. 150—4 ; 183 et suiv.). Toutes ces transcriptions faussent le texte dialectal. Il aurait dû transcrire : śercuri, treśe, furśi, gâśi, gâśitoare, feśiorii, śioban, śeapă, brîśeagu...

Si M. Ch. n'est pas familier avec les signes diacritiques de la transcription phonétique, il aurait dû renoncer de rendre des services à la dialectologie roumaine et se contenter de nous donner les textes seulement pour leur fond folklorique, dans la transcription habituelle de la langue littéraire : cercuri, trece, furci... Ç'aurait été beaucoup mieux, que de les noter inexactement.

En matière de terminologie ethnographique, nous remarquons que certains termes employés par M. Ch. sont discutables ou tout simplement érronés

https://biblioteca-digitala.ro

et même falsifiés. Ainsi, il utilise fréquemment — influencé par les auteurs qu'il a consulté sur les Roudari de Yougoslavie — le nom de „Koritari", que surtout les habitants de la Slavonie donnent à ces Tziganes, comme nous l'avons déjà rappelé. „Koritari" (<serbo-cr. korito = auge) signifie fabriquant d'auges et trouve son équivalent parfait dans le roumain „Trocari" (<troacă = auge), terme dénominatif des Roudari, que M. Ch. ne mentionne même pas dans son étude. Ce terme n'est donc qu'un simple nom appelatif, qui indique une occupation. Et comme la profession a toujours joué un rôle décisif dans la différenciation des Tziganes, le mot „Koritari" a pu être employé aussi comme un terme ethnografique, qui définisse le groupe ethnique des Roudari. M. Ch. se permet de le transformer en „*Koriţari*" et l'écrit tantôt avec un K majuscule, tantôt avec un k minuscule et tantôt avec c, mais toujours avec ţ au lieu de t. (cf. p. 17, 25, 34, 42, 63...). En même temps, il nous donne aussi une étymologie ad-hoc, en nous annonçant comme une découverte qu'il a faite, que les Roudari du Sud du Danube ont été nommés ainsi, d'après la localité Koriţa de Serbie? (cf. p. 17). Et, cette conclusion, selon son habitude, il la répète aussi ailleurs (p. 42).

Ensuite M. Ch. désirant établir différents types de Tziganes, nous parle du type „*speculativ*" (p. 36, 37), c.-à.-d. exploiteur, trompeur.

Pour n'importe quel Roumain, familier avec les nuances sémantique de sa langue, le terme est inacceptable dans cet emploi. En effet, en roumain, comme d'ailleurs aussi en français (spéculatif), d'où on l'a emprunté, ce terme a un tout autre sens, beaucoup plus noble et se rattache plutôt à la terminologie philosophique. M. Ch. aurait pu dire : le type „*speculator*" ou „speculant" (=spéculateur), les seules épithètes qui auraient évité l'équivoque.

Parlant de certains déplacements des hameaux des Roudari d'une région forestière à une autre, M. Ch. hasarde le terme de „transhumance du bois" („transhumanţa lemnului" p. 56, 58).

Notre sens etymologique ne s'opposerait pas à cette initiative; mais là encore intervient la danger de l'équivoque et de la confusion. La transhumance est une expression consacrée dans la terminologie ethnographique se rapportant à la vie pastorale. Elle définit une migration périodique des bergers avec leurs troupeaux, de la montagne à la plaine et inversement. Cette migration apparaît —dans le cadre anthropogéographique de certaines régions — comme une sorte de flux et reflux, ce qui n'est pas du tout le cas pour les Roudari. En effet, si ceux-ci abandonnent un terrain du voisinage de la forêt, où ils ont épuisé la matière première nécessaire à leur métier, ils n'y retournent plus jamais. Nous aurions appelé cela plus simplement, mais plus clairement : „pribegia după codru" (=pérégrination d'une forêt à l'autre).

Ce que nous réprouvons aussi, c'est cet emploi continuel, dans le texte roumain, de tous ces termes ethnologiques allemands tels que : Naturvolk, Naturalwirtschaft, Sammelwirtschaft... Comme si la langue roumaine n'était pas capable de rendre tous ces mots par ses propres moyens ! Une pareille rédaction est inadmissible. Elle fait l'impression aussi bien d'une pédanterie inutile, que d'une attitude tout à fait servile vis-à-vis de la langue étrangère dans laquelle on s'est instruit. Nous devons toujours tâcher de trouver l'équivalent roumain pour tous ces termes étrangers, qui expriment des notions nouvelles nécessaires à notre spécialité. Et si l'on ne peut pas en trouver, il faut les créer. Nous n'allons pas jusqu'à l'absurde pour demander à ce qu'on rende tous les termes étrangers par des mots absolument autochtones, comme le font parfois les spé-

https://biblioteca-digitala.ro

cialistes de certains peuples, guidés par des impulsions qui n'ont rien de commun avec la science. Au contraire, nous admettons non seulement la traduction fidèle des termes consacrés dans cette spécialité, mais même une légère adaptation au phonétisme de la langue roumaine, lorsqu'il s'agit des termes provenant des langues apparentées ou des langues classiques. L'ethnographie étant une discipline nouvelle — et chez nous encore plus nouvelle qu'ailleurs — il est nécessaire qu'on lui crée une terminologie en roumain.

Enfin, pour illustrer le souci de l'auteur pour son appareil scientifique, nous renvoyons le lecteur à la citation de la page 87, note 1, d'après Miklosich, où un mot slave est horriblement mutilé et un mot grec est écrit avec des caractères slaves et encore tout de travers.

Nous arrêtons ici notre critique.

Comment qualifier tant d'erreurs comme celles que nous avons relevées jusqu'ici et dont quelques-unes sont si graves? Est-ce négligence? ou hâte fébrile pour imprimer au plus vite, mais n'importe comment?

Nous craignons que ce ne soit plus que cela. Il est vrai que ce livre a a paru en pleine guerre, mais est-ce là une excuse suffisante?

En tous les cas, si nous tenons compte de certaines réalisations satisfaisantes et surtout des problèmes intéressants qui y sont discutés ou seulement suggérés, de même que des matériaux ethnographico-folkloriques présentés, nous pouvons dire que ceci est le premier ouvrage scientifique, par lequel M. Ch., maître des conférences d'ethnographie à la Faculté de Lettres de Yassy, s'est affirmé dans sa spécialité.

Cependant, le complexe des problèmes en liaison avec les Roudari est encore loin d'être épuisé par ce travail que nous n'avons pu recommander au public que comme une esquisse monographique d'une petite partie de la population des Roudari de Roumanie. Pour réaliser la monographie ethnographique complète, il y aurait bien des lacunes à combler et dans toutes les directions. Il faudrait ensuite revoir quantité de données et d'affirmations, après les avoir vérifiées sur le terrain et après avoir fait de nouvelles explorations, dans les régions encore inexplorées.

Il serait nécessaire surtout de déterminer, de la façon la plus précise, les aires ethnographiques des Roudari, par régions, tout en dresssant des cartes et en faisant des statistiques aussi exactes que possible.

M. Ch. semble particulièrement passionné lorsqu'il s'agit de connaître la vie de cette catégorie de Tziganes. Il va même jusqu'à dépasser, plus d'une fois, l'attitude strictement scientifique des constatations objectives et des explications, pour faire de chalereux plaidoyer en faveur des Roudari (cf. p. 40).

Cette passion peut, certainement, être mise au service de leur étude impartiale. Comme l'auteur est au début de sa carrière, il pourra ambitionner, sitôt que la paix — seule propice aux recherches ethnographiques sur le terrain — sera restaurée, mener à bon terme son travail. *P. Caraman.*

BOBULESCU, C., *Lăutari şi hori în pictura bisericilor noastre* (Musiciens et danses dans la peinture de nos églises), Bucureşti, 1940, 80 p. [55 planches].

Cet intéressant ouvrage d'iconographie musicale roumaine a suscité beaucoup moins de discussions qu'il aurait mérité — tant par son originalité; que par la nouveauté des matériaux plastiques présentés — probablement à

https://biblioteca-digitala.ro